

**YVES RAVEY**

# **PRIS AU PIÈGE**

*roman*



**LES ÉDITIONS DE MINUIT**



# PRIS AU PIÈGE

DU MÊME AUTEUR



Bureau des illettrés, *roman*, 1992  
Le Cours classique, *roman*, 1995  
Alerte, *roman*, 1996  
Moteur, *roman*, 1997  
Monparnasse reçoit, *théâtre*, 1997  
La Concession Pilgrim, *théâtre*, 1999  
Le Drap, *roman*, 2002  
Dieu est un steward de bonne composition,  
*théâtre*, 2005

*Aux Éditions Gallimard*

La Table des singes, 1989

YVES RAVEY

# PRIS AU PIÈGE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE  
À VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES  
PAPETERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 25 PLUS  
SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS  
DE H.-C. I À H.-C. VII

© 2005 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

*à René Gonzalez.*





Je remontais en courant la rue Jouffroy d'Abbas ce matin-là, craignant d'être en retard à l'église pour l'office, sans m'apercevoir que monsieur Domenico, notre voisin, bras écartés au bord du trottoir, me barrait le passage, et je me heurtai à lui. Il me demanda alors de lui rapporter le journal, tâche dont je m'acquittais souvent. En effet, il n'aimait pas que sa femme se rende seule en ville sur sa bicyclette et il refusait de se faire livrer comme tout le monde par le buraliste.

A mon retour, il est parti lire le journal dans le jardin en épiant monsieur Barre, le maître-nageur, à qui il venait de louer la chambre laissée vide par le départ de sa fille Jeanne, mariée depuis peu. A cette époque,

la construction de la piscine municipale touchait à sa fin et madame Domenico avait demandé à son mari d'intervenir auprès du secrétaire de mairie pour que le maître-nageur, qui logeait encore à l'hôtel, obtienne une chambre à louer dans la commune.

Quand il ne travaillait pas, monsieur Barre passait son temps, rideaux ouverts, en short et torse nu dans la chambre du rez-de-chaussée qui donnait sur le jardin. Madame Domenico avait donc le loisir, du carré de framboises où elle s'adonnait à la cueillette, de bavarder avec lui. Ma mère la disait attirée par le bronzage uniforme de monsieur Barre, qui passait ses journées entières en maillot de bain au bord de la piscine, à la différence de monsieur Domenico qui laissait voir les marques de son maillot de corps sur ses épaules.

Quand j'apportais le journal à madame Domenico, elle m'offrait du chocolat, me parlait de ses derniers achats et parfois elle me demandait des nouvelles de ma mère. Mais surtout, elle m'aidait dans mes devoirs de

mathématiques. Elle disait à son mari : Regarde ce gosse, Robert, il ne sait même pas calculer les volumes, c'est son père qui me l'a dit, pourtant c'est à son programme.

Au début, pendant les devoirs, je sursautais quand monsieur Domenico surgissait dans la cuisine sans prévenir. C'était sa technique. Il marchait sur la pointe des pieds, comme ça elle ne l'entendait pas arriver. Il disait alors qu'il lisait dans ses pensées, même les plus inavouables. Selon lui, quand elle avait quelque chose en tête, c'était comme si elle songeait à haute voix. Elle se trahissait au cours de leurs conversations parce que, lui démontrait-il, ma pauvre Angèle, tu n'as pas assez de force de caractère et tu n'es pas capable de garder quelque chose pour toi. Les secrets, tu les livres sans t'en rendre compte. On croirait que t'as un haut-parleur là derrière. Il lui touchait la nuque, effleurait ses mèches de cheveux qui n'étaient pas maintenues par un peigne, comme s'il chassait une mouche, puis il mettait les mains dans ses poches. Il

contemplait alors sa femme en pensant aux hommes qu'elle avait été susceptible de rencontrer dans la journée, sur son lieu de travail à l'hôpital ou en ville au moment des courses. Il soupçonnait tout le monde. Jamais cependant il n'évoquait la présence de monsieur Barre.

Mais un soir – madame Domenico et moi étions parvenus à résoudre un problème d'intervalles –, il s'est énervé, une pomme à la main, contre le couteau économe qui soi-disant n'avait pas été lavé. Il a dit qu'il allait corriger sa femme pour lui apprendre à négliger sa vaisselle, ensuite il l'a menacée en élevant la voix et il l'a avertie que, si un jour, il retrouvait un seul couvert dans cet état, elle passerait un mauvais quart d'heure. On a entendu la grille qui tournait sur ses gonds, puis le grincement de la poignée. Quelqu'un a marché devant le garage. On a deviné le pas souple de monsieur Barre qui montait les escaliers. La tête du maître-nageur est apparue dans l'encadrement de la porte-fenêtre qui

donnait sur la terrasse. Monsieur Barre a déclaré : Ne parlez pas trop fort, monsieur Domenico, on pourrait vous entendre. C'était dit avec le sourire, et monsieur Domenico a baissé la tête. Le maître-nageur est resté quelques secondes devant la porte. Il portait un tee-shirt qui laissait deviner ses pectoraux. Sa chaîne de la Sainte Vierge brillait aux derniers rayons du soleil. Il a adressé un petit signe à monsieur Domenico et il est descendu tranquillement dans sa chambre derrière le garage, en sifflotant. Et le lendemain, quand il a croisé monsieur Domenico, il l'a salué comme si rien ne s'était passé.

Le jour suivant, madame Domenico est venue me chercher pour mes devoirs. Ma mère était au cimetière. Ma grand-mère au jardin. Mais mon père était à la maison. Elle a discuté un bon moment avec lui dans le garage, sans doute pour le persuader de la nécessité de me faire progresser à l'école, et à la fin, je suis reparti avec elle, mon cahier de brouillon et ma trousse sous le bras. Elle m'a

annoncé qu'elle me ferait réviser mes leçons de mathématiques d'abord, que nous lirions ensuite. Quand je faisais mes devoirs, elle s'affairait devant ses casseroles et jetait un œil de temps à autre par-dessus mon épaule, mais ce jour-là, elle ne cessait de regarder par la porte-fenêtre et, quand je lui posais des questions sur ma leçon, elle répondait évasivement en tirant les rideaux de côté. Elle m'a dit alors qu'elle n'aimait pas vraiment les mathématiques. Elle, ce qui l'intéressait, c'était le français. Elle avait découvert à l'école, et bien plus tard au lycée, le plaisir de lire de belles histoires, et elle citait des noms d'auteurs inconnus pour moi qui n'avais pas douze ans.

Elle est allée à la cave et elle est revenue avec un livre couvert de papier kraft. Elle a soufflé dessus pour en faire disparaître la poussière en me disant qu'il s'agissait d'une histoire d'amour. Elle disait aussi, c'est une histoire qui se passe dans un village, la femme d'un notaire en est le personnage principal. Mais moi, pendant qu'elle parlait, j'apercevais

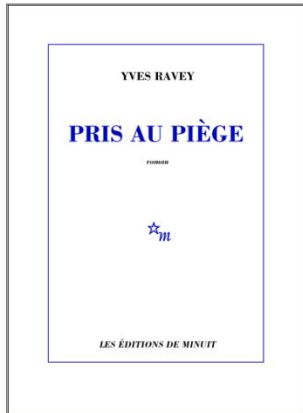
l'ombre de monsieur Domenico dans le couloir, qui, sans doute affairé à la cave, l'avait vue quand elle avait pris le livre, et il l'avait suivie. Maintenant, il était là, derrière elle, appuyé au chambranle de la porte, et je ne savais comment avertir madame Domenico qui me lisait le début du premier chapitre. Elle avait mis ses lunettes, s'était prise au jeu du texte, s'appliquant à donner le ton. Parfois, elle me regardait pour juger de mes réactions et j'essayais de lui indiquer que son mari était derrière et qu'il l'écoutait. J'étais d'autant plus inquiet que la veille, elle m'avait montré l'endroit où il avait enfermé ses livres, dans la cave, à côté des bouteilles de vin, et elle m'avait dit : Tu vois, ça c'est des romans que mon mari n'aime pas du tout. Elle a poursuivi sa lecture. A la fin d'un paragraphe, il y avait le mot gelinotte et je lui ai demandé ce qu'il signifiait, pour qu'elle s'arrête de lire et me regarde plus longuement. En même temps, j'essayais de lui indiquer avec les yeux qu'il était là, mais rien n'y faisait. Elle a ôté

sa paire de lunettes et elle a commencé ses explications. La voix de son mari s'est fait entendre. Elle a sursauté. Il a dit que ce n'était pas vrai, la gelinotte n'était pas comme elle venait de me l'expliquer un oiseau au plumage tirant sur le roux convoité par les chasseurs, mais une grosse poule, quelque chose comme une grosse pute, comme une perdrix. Elle a refermé le livre. Elle lui a demandé ce qu'il faisait derrière elle à l'écouter et il a répondu : Rien, il ne faisait que passer, il s'instruisait tout simplement, d'ailleurs c'était très intéressant cette histoire de femme de notaire, mais il croyait pourtant avoir dit que les romans de la cave, on ne les sortait pas. Il y avait dans le salon quantité d'autres livres et il se demandait ce que pouvait comprendre un pauvre gosse (il me désignait avec le doigt) à cette histoire de femme, de marché aux bestiaux, de notaire, de pharmacien, de ferme, de départ en malle-poste, c'était un livre d'une autre époque, il fallait vivre avec son temps.



CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE  
VINGT-CINQ NOVEMBRE DEUX MILLE QUATRE DANS  
LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.  
À LONRAI (61250) (FRANCE)  
N° D'ÉDITEUR : 4030  
N° D'IMPRIMEUR : 041829

Dépôt légal : janvier 2005



Cette édition électronique du livre  
*Pris au piège* d'Yves Ravéy  
a été réalisée le 09 novembre 2012  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707318978).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)  
ISBN : 9782707326072